

LE DEVOIR

CULTURE

90 000 FrancoFous, Et moi, et moi, et moi

Les neuvièmes FrancoFolies de La Rochelle, une année record

SYLVAIN CORMIER

La Rochelle — Tous les ans, elle est là, installée dans sa roulotte en même endroit stratégique du Quai Valin avec ses sandwiches et ses gaufres. Je m'y arrête invariablement au retour du grand spectacle à l'esplanade Saint-Jean d'Acres. Hier, l'avant-dernier soir du festival rochelais, les clients étaient parsemés. Elle m'a fait un brin de conversation.

— Et alors, ces FrancoFolies 1993, elles étaient comment?

Uniques, épuisantes, éprouvantes, tout à la fois. Elles étaient épuisantes, surtout à cause du départ imprévu de Léo Ferré pour l'au-delà. Sacré Léo, se disait-on, il n'y avait qu'un anarchiste comme lui pour se faire la malle un 14 juillet. Tout le monde a été atterré par la nouvelle. Mais les Francos 93 étaient énormes, aussi. Débordant de toutes parts. Jamais vu autant de Québécois, de médias, de resquilleurs, de «sponsors». Les foules, également, étaient gigantesques. Quinze mille pour Hallyday, une Esplanade à guichets fermés (18 000) places payantes pour la soirée Étienne Daho-Jacques Dutronc. Et on a regagné du monde au Grand Théâtre de la Course pour Reggiani.

— Johnny, c'était bien?

C'était formidable et grotesque en même temps, comme toujours avec Johnny Hallyday. Le show des FrancoFolies de 1991 était meilleur, plus spectaculaire, mieux équilibré, mais le show-rétrospective de cette année, une version abrégée des méga-spectacles du parc des Princes à Paris en juin dernier, était tel qu'il fallait voir au moins une fois dans sa vie. Presque toutes les grandes chansons y étaient, *Noir c'est noir*, *Hey Joe*, *L'ido-*

le des jeunes. Si j'étais un charpentier, toute la musique que j'aime, et la plus belle version de *Quelque chose de Tennessee* jamais entendue. Pendant *Je suis seul*, il s'est donné en pâture à la foule, comme à l'Olympia en 1967. Il a crié «J'ai tant besoin d'amour!» et les gens lui en ont donné. C'était étonnant, un tel désir, un tel vacuum. Johnny, c'est comme si Elvis avait réussi à survivre.

— Et Dutronc?

Dutronc, c'était Dutronc. Les Ray-Bans, le cigare, le perfecto, le sourire ravageur, l'ironie féroce, le cool incarné. Il avait à peine besoin de bouger, de parler, même de chanter. Il était là, cela suffisait pour exulter. Quand il a chanté «J'aime les filles... de La Rochelle», ça a été le délire. Pendant *Et moi, et moi, et moi*, même l'estrade des invités vibrerait. Quatre rangées devant moi, il y avait Francoise Hardy qui regardait son Jacques. Et moi, je regardais Francoise...

— Daho, vous avez aimé? Qu'est-ce qu'il danse bien!

Il a fait un triomphe, il était heureux comme un enfant et il ne voulait plus partir. C'était touchant. Et tout un show!

— Et Reggiani, c'était l'émotion?

Au début, pas pour moi. Il machait ses mots, suivait péniblement son télé-souffleur, déviant constamment les temps que ses musiciens, des gaillards de métier, rattrapaient au vol. Il m'assurait pas. Je me demandais s'il n'aurait pas mieux valu qu'il se soit retiré définitivement. Seulement voilà, le récit avançant, l'adrénaline montait, il m'a eu à l'émotion, aux textes, à la sincérité. Il voulait tellement chanter pour nous, et nous qu'il soit là. Sa voix était intacte, et sa chaleur le rendait magnifique.

— Et vos Canadiens, ils vous ont fait honneur, au moins?

Plutôt, oui. Jean-Louis Foulquier (Monsieur Franco-

Folies) avait fait le bon choix. Je vous ai déjà parlé des Colocs. Et Tézé Montcalm?

— Non, je ne la connais pas.

— Elle verse dans les standards mi-jazz, mi-blues, qu'elle émaille de ses compositions. A la Salle Bleue, elle a forcé un peu la note. Mais elle est comme ça. Elle défonce les portes avec sa voix de charbon. Les Français autour de moi trouvaient ses versions un peu outrées. Mais ils étaient soufflés par l'énergie brute.

— Il y avait aussi Mario Chenart, qui a livré un show très au point, le plus efficacement monté de la délégation québécoise. Avec son guitariste Bruce Jackson (ou était-ce Michael Springsteen?), ils avaient un peu trop l'air des doublures de Jim (Corcoran) et Bob (Cohen), un autre duo de chez nous, mais ils ont su gagner l'auditoire de la torride Salle Bleue (une véritable étuve).

Le meilleur, dans la série proposée par l'Office Franco-Québécois pour la jeunesse, c'était Daniel Bélanger. Il avait du coffre, du charme, une belle simplicité, des chansons solidement construites, les plus redoutables musiciens du Québec (Rick Haworth et Mario Légaré), et il a montré qu'il avait la profondeur nécessaire pour durer. Ses nouvelles offrandes transcendait les années passées. Ce soir, il y aura Michel Rivard et Dan Bigras pour la fermeture.

— Et votre Louise Forestier, là, celle qui chantait avec Charlebois?

— Vous vous en rappelez? Hé bien, elle a offert l'un des plus beaux spectacles de toute sa vie. C'était une version remaniée du one-woman show (avec le brillant multi-instrumentiste Jean-François Groulx pour tout soutien) qu'elle a créé à Montréal en septembre 1992, avec des enchaînements poétiques et des suppléments (dont la

Maria de *West Side Story*, sublime). La chanteuse et la comédienne se complétaient idéalement... Forestier, c'est l'interprète ultime. A la fin, elle s'est assise parmi l'auditoire pour chanter *Avec le temps* de Ferré. Sur la scène, il n'y avait plus qu'une chaise vide. Dans la Salle Bleue, personne n'avait l'oeil sec.

— Vous avez découvert des gens, des p'tits nouveaux d'ici?

— Il y a eu Thomas Fersen, un type de Nancy, et son folk-roule bien personnel. Très nature, très simple, très bien. Il va venir chez nous. Et puis, surtout, il y a eu Clarika. On a tous craqué pour cette Parisienne impertinente et ses «textes adorablement pervers», comme disait le communiqué.

Pensez donc, elle a une chanson qui dit: «Je suis comme du beurre qui coule, et ça fond comme une pile alcaline dans un transistor». Dé-là-cieux.

— Et vous revenez l'an prochain?

— J'espère bien. D'autant plus qu'on est en train de mettre en place les prochains FrancoFolies belges, à Spa pour renouer avec la tradition de l'ancien festival. Il y aurait lieu en juillet 1994, tout de suite après les 10^e FrancoFolies de La Rochelle. Rien qu'un train à prendre...

— Et pour 1994, vous savez qui viendra?

— Foulquier, qui est drôlement content d'avoir effacé son déficit de l'an dernier, nous promet d'amener Eddy Mitchell, histoire de lui faire sa fête. Pour Montréal aussi, du 26 novembre au 4 décembre, ils ont déjà invité du joli monde: Fersen, Clarika («Le coup de coeur de la presse québécoise»), Kent et Juliette en double, Pow Wow, Dargah et les Chaises, Jean-Patrick Capdevielle, et Serge Reggiani. Sympa, non?

— Soignez-le bien, notre Reggiani.

Et comment!

Charles Trenet sur scène à 80 ans

C'était un petit bonheur

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

Rien ne remplace le métier. Avec cinquante ans de métier, on fait tout oublier, même les oublis. Car l'impressionnant Charles Trenet et ses quatre-vingts printemps — «Tout le monde sait mon âge, maintenant, même moi», lançait-il avant d'entreprendre *J'ai ta main dans ma main* — ont quand même eu un petit trou de mémoire, l'espace d'une seconde, le temps d'en rire et de dire «c'était un effet» à un public conquis d'avance, venu au Capitole pour rendre hommage à ce vieux chanteur de mélodies du bonheur.

Au début de cette soirée gala en son honneur, premier de trois soirs de spectacle au Québec, de vieilles connaissances québécoises comme Gérard Thibault, propriétaire du légendaire cabaret Chez Gérard où s'est produit Trenet pendant quinze ans, le peintre Francesco Iacurto et Doris Lussier étaient venus dire un petit mot au sujet du Fou Chantant. Et pour couronner le tout, au premier entracte, le lieutenant-gouverneur du Québec, Martial Asselin, remit à Charles Trenet le prix de la province de Québec et surtout, le prix hommage de la chanson du Festival international d'été de Québec, prix qu'avait reçu, trois ans auparavant, un Léo Ferré aujourd'hui disparu.

Mais Trenet n'était pas là pour les honneurs, il était là pour chanter, pour faire son show avec tout cet immense bagage d'expérience, de petits boniments guillerets, et avec tous les accessoires qui sont sa signature: la fleur à la boutonnière, le feutre, les steppettes et surtout, ce regard d'une jolie folie qui volait soudain toutes les turluttes apprises «de Mme Bolduc», lançait-il dans un gag déjà fait mais encore bon — et presque toutes les fins de chansons.

Bien sûr que c'est vieillot. Trenet. Bien sûr que tous ces accessoires et ces boniments ont un côté cliché, suranné, comme si Chaplin revenait à faire des films muets en 1993. Mais samedi soir, au Capitole, c'était un peu comme des retrouvailles, une petite fête entre amis où l'on ressasse des vieux souvenirs, où le chanteur du groupe remet sa voix à l'ouvrage et charme encore tout le monde. Ce public-là n'avait rien de celui à la réputation d'exigence si grande que les plus grands venaient tester leurs nouvelles chansons Chez Gérard, parce que si ça marchait à Québec, ça marcherait bien partout ailleurs. Il attendait les vieux classiques avec fébrilité et les accueillait avec l'enthousiasme des petits enfants qui reçoivent leurs étrennes. Voici *Douce France*, avec un petit couplet adapté à Québec: «aaaaah!», fait le public joyeux. Voilà *Que restait-il de nos amours?*: «oooooh!», fait le public nostalgique.

Le succès de l'entreprise repose d'ailleurs sur une constante, aiguës par une formidable expérience de la scène: tout au long du spectacle, Trenet se montre généreux vis-à-vis son public et il garde un air de spontanéité remarquable. «Vous chantez comme des anges», complimente-t-il un public qui fredonne les refrains avec lui, et pour lequel l'auteur de *Dans les rues de Québec* a ressorti, juste pour ses trois concerts ici, le *Voyage au Canada*. Tout cela est réglé au quart de tour, et le chanteur y respire extrêmement à l'aise. Cet homme qui gambade sur scène comme un enfant saute dans les feuilles mortes, à un âge où la plupart des vieux se traînent du lit à la fenêtre, donne à son public près de deux heures de petits bonheurs tout ronds. C'est extra, non?

J'y allais sceptique, mais quand on a ce qu'un homme de presque quatre fois mon âge avait à offrir sur scène, j'en suis ressorti sourire au lèvres, et avec une image merveilleuse: Charles Trenet, dans les vieux murs du Capitole, chantant, au soir de sa vie, *L'âme des poètes*. Je m'en souviendrai longtemps après que ce poète aura disparu.

Allez, merci mille fois, papy Trenet, de nous avoir fait revivre tout ça, encore une fois. Et bonne fin de *Voyage au Canada*.

Ferré inhumé

Paris (Reuter) — Léo Ferré, décédé mercredi précédemment à l'âge de 76 ans, a été inhumé samedi dans la plus stricte intimité au cimetière de Monaco, sa ville natale.

Le poète anar à la crinière blanche et à l'éternelle chemise noire repose désormais dans le caveau de sa famille, aux côtés de ses parents.

«L'anarchie c'est la solitude, c'est l'amour», clamait-il.

Une cinquantaine de personnes, parents et amis, ont assisté à ses obsèques. Le père Henri Lambert, aumônier des artistes à Bruxelles, dont Léo Ferré disait qu'il était «le seul curé que je supporte», a prononcé l'oraison funèbre.

THÉÂTRE



Jean Petitclerc (Marius) et François Cartier (Panisse) jouent avec l'accent marseillais.

Le joul des Français

Savoureux bon sens, rire et émotion

MARIUS ET FANNY

Pièces de Marcel Pagnol.

Mise en scène: Denise Filiatrault. Scénographie: André Barbe. Éclairages: Claude Accolas. Costumes: François Marbeau. Avec Jean Petitclerc (Marius), Moucha Limonchik (Fanny), Roger Joubert (César), François Cartier (Panisse), Arlette Sanders (Honorine), Marcel Girard (Monsieur Brun), Lénie Scoffé (Claudine), Georges Carrère (Escartefigue), Yvan Benoit (le Facteur), le Marin / le bosco, (le Chauffeur) et Francis Bergonzat (Piquoiseau). Production Rozon présentée au Théâtre Saint-Denis 2 du 13 juillet au 14 août.

MICHEL VAÏS

Qui l'eût cru? C'est la fin du purgatoire pour Marcel Pagnol. Il aura fallu près d'un demi-siècle pour voir des acteurs québécois s'attaquer de nouveau aux bluettes sentimentales et pittoresques de l'écrivain populaire marseillais devenu académicien. Ce fut d'abord la troupe Barry-Duquesne qui, la première ici, monta *Marius* en mars 1933 à l'ancien Théâtre Stella, y remportant un succès brusquement interrompu par l'incendie de l'immeuble qui abritera plus tard le Rideau Vert. Le groupe de la Renaissance théâtrale de Renaud Miville-Deschênes a donné ensuite un *Topaze* en 1937, puis, ce fut *Marius* présenté à partir du 11 mai 1944 au Monument-National par l'équipe (le plus grand triomphe de la compagnie), suivi de *Fanny* dans la même salle en décembre de la même année, les deux pièces ayant été montées par le tout jeune Pierre Dagenais (il avait 21 ans) avec un égal succès. C'est là qu'on a vu Ovide Légaré, en César, prendre l'accent marseillais aux côtés de Janine Sutto en Fanny et de Dagenais qui incarnait Marius. Par la suite, plus aucune compagnie québécoise ne s'est attaquée à ce répertoire.

Il est tout à fait naturel et en même temps ironique qu'aujourd'hui, ce soit grâce à Denise Filiatrault que les Montréalais retrouvent

Pagnol. Naturel, parce qu'après avoir fréquenté assidûment — et pris le temps d'assimiler — l'univers de Michel Tremblay, elle était enfin mûre pour explorer le «joul des Français», la saison même où elle signe aussi sa propre mise en scène des *Belles-Sœurs* à la Compagnie Jean Dupeppe. Et ironique parce que le dernier à avoir monté Pagnol ici, Pierre Dagenais, nourri d'une souveraine et étonnante indifférence pour le théâtre québécois, laquelle a d'ailleurs contribué à le tenir à l'écart de l'activité théâtrale après les années cinquante. «Un écrivain n'écrit-il que pour les Québécois? Il doit écrire pour le monde entier.» écrivait-il dans *...et je suis resté au Québec en 1974*. (A se demander si Pagnol pensait écrire pour le monde entier.)

C'est sans doute l'avènement du théâtre de Gélinas, de Dubé, puis de Tremblay qui a servi d'éteignoir à ce répertoire français réaliste sur nos scènes. Car avant que le public montréalais puisse s'émouvoir aux fadaises de piliers de café sur la Canebière, il lui fallait bien s'esbaudir avec Fridolin dans sa cour, s'inquiéter avec Ciboulette de s'zaniser, se lamenter sur le sort de Germaine Lauzon dans sa cuisine dévastée.

Outre le fait qu'il s'agit de comédies dramatiques populaires franco-françaises, ce qui empêche longtemps les metteurs en scène québécois de faire revivre les œuvres de Pagnol, ce fut la crainte de paraître ridicules avec l'accent du Midi. Pourtant, une pièce est généralement montée en fonction d'un public précis, lequel en l'occurrence, ici, n'y entendra que du feu. Inutile donc de juger en connaisseur de l'authenticité de l'accent de tel ou tel comédien, surdout quand on sait que pour un méridional français, il existe un monde de différence entre le niçois, l'avignonnais ou le marseillais! N'est-ce pas Tremblay qui, en 1979, se réjouissait de voir en France *Hosanna* jouée par un acteur corse imitant l'accent québécois? C'était incontestable, rappelle-t-il, mais les Français étaient heureux de pouvoir enfin comprendre mon théâtre.

Dans la mise en scène de Denise

CONCERTS
CLASSIQUES

Virtuose et musicien racé

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LANAUDIÈRE

Récital du pianiste Marc-André Hamelin: Bach/Busoni, «Prélude et fugue» BWV 532; Chopin/Godowsky, «Études» no. 1 (op. 10 no. 1), no. 5 (op. 10 no. 3), no. 25 (op. 25 no. 1), no. 33 (op. 25 no. 5), 42 (op. 25 no. 11); Alkan «Concerto pour piano seul» op. 39 (no. 8, 9 et 10). En bis, Liszt, «Un sospiro»; Chopin/Godowsky, «Étude» no. 22, (op. 10 no. 12). Ce récital sera diffusé au réseau FM de Radio-Canada, le 2 août à 20 heures. Vendredi 16 juillet, Amphithéâtre de Joliette.

CAROL BERGERON

Un récital de piano dans le grand amphithéâtre de Joliette... cette idée n'est certes pas des plus heureuses. Car l'oreille prend un certain temps à s'accommoder d'une sonorité un peu lointaine que parasitent trop aisément les bruits ambiants, aussi incontrôlables qu'inévitables dans un lieu soumis aux caprices du plein air. Et puis, en ce vendredi frileux de juillet, trop peu de gens (environ mille personnes) daignèrent répondre à la sollicitation du Festival, si bien que le confort acoustique d'une salle plus petite aurait été davantage apprécié. Malgré tout cependant, le piano de Marc-André Hamelin y fut éblouissant à vous en couper le souffle.

Mais il fallait d'abord admettre que l'événement sortait de l'ordinaire. Le programme était entièrement consacré à des oeuvres que leurs difficultés d'exécution rendent à peu près inaccessibles à la vaste majorité des pianistes. Or, pour n'être pas des créateurs de premier rang, Charles Valentin Alkan et Leopold Godowsky, n'en furent pas moins géniaux dans le piano romantique dans l'axe d'une transcendance virtuosité.

C'est d'ailleurs de la virtuosité de ces derniers dont Hamelin se fait l'extraordinaire interprète. Ce qui ne signifie point que son jeu soit infallible comme d'une machine — il ne le fut pas l'autre soir, et je ne vois pas pourquoi on s'inquiéterait de ces petites imperfections qui le rendent plus humain. Il demeure cependant d'une époustouflante habileté qui repousse sans cesse les frontières de l'impossible.

Sa souveraine maîtrise des *Études* Chopin/Godowsky en fait le champion incontestable et surtout incomparable. Une telle supériorité rend, par exemple, dérisoire et pénible l'enregistrement du pianiste australien Geoffrey Douglas Madge (53 études-transcriptions, d'après les 26 des 27 études de Chopin, quatre CD sous étiquette Dante).

En musicien racé, Hamelin s'entendait avec le cabotinage qui le conduirait à détourner l'attention du public de la musique et le piano qu'il sert avec une dévotion et une humilité totale. Certains lui reprocheraient peut-être que tout en étant un véritable virtuose, il semble chercher la discrétion là, dans la virtuosité, où elle ne peut se réfugier. Cette contradiction apparente trouve cependant une magistrale solution dans la glorification de l'instrument par les artifices de la musique. C'est que pour lui, la virtuosité demeure moins une entreprise titanessque, où l'homme se mesure au surhumain, que la paroxysmique jubilation de la musique elle-même. En cela, ce fabuleux pianiste s'impose davantage comme l'héritier de Rachmaninov et de Josef Hofmann que d'Horowitz. C'est aussi sur cette voie qu'il devint légendaire. Pour moi, l'exécution de la première *Étude* de Godowsky (d'après l'*Opus 10 no. 1* de Chopin) restera gravée dans ma mémoire comme une réalisation pianistique proprement phénoménale. Et il faut être encore plus admiratif devant la monumentale lecture *Concerto pour piano seul* d'Alkan. Là — comme on le voit de plus en plus capable de l'assumer — Hamelin se lança corps et âme dans un parcours invraisemblablement périlleux dont il sorti glorieusement vainqueur.

LA TÉLÉ

CE SOIR

LE POURSUITE IMPITOYABLE

Quatuor de choc, Arthur Penn, Marlon Brando, Robert Redford et Jane Fonda dans ce drame de 1965 où un shérif tente d'éviter le lynchage d'un évadé de prison.

Radio-Québec, 22h

LORD OF THE FLIES

Drame poétique anglais qui reprend les péripéties d'un groupe d'enfants naufragés sur une île.

PBS, 23h

Pascale Pontoreau